

Hélène Henry

Métamorphoses du traduire

Quelquefois je m'arrête. Tout s'arrête. La phrase, qui glissait, reste en suspens. Tout allait bien, les équivalences succédaient aux équivalences et, tout à coup, pour rien, une broutille, un fétu, un mot, le plus commun des tours de phrase, rien ne va plus. Je suis vide, vacante, doigts suspendus sur le clavier, je sèche. Je sèche sur ce que, dans mon autre vie, la vie en russe, je reconnais parfaitement.

C'est là que commence le traduire. Là où il n'y a plus ni automatismes, ni dictionnaires, ni glossaires, ni recours aux collègues, aux amis, aux enfants. Reste l'imaginaire du mot et de la syntaxe, la trouvaille qui peut surgir comme ne pas surgir, le recours au grand fonds forclos des lectures accumulées depuis l'enfance, ces milliers et ces milliers de liens fixés un instant, puis oubliés, ces consonances, ces échos. Je ne peux plus compter que sur eux. Sur ce grand réseau souterrain qui est mien et que je ne suis pas libre de parcourir à ma guise, parce que, contrairement aux bibliothèques, il n'est ni rangé ni classé. Archives où règne un ordre secret, inconnu de moi.

Qu'il travaille. Moi, j'ai abdiqué. Il n'est pas loin. Souvent je n'ai qu'à me lever un instant de ma chaise, à porter mon regard ailleurs, pour qu'il se manifeste, me suggère une solution, ou le fil qui y mène. Ou à feuilleter, comme distraitemment, un livre posé là ; ces derniers temps, c'était Gracq, grand éveilleur de mots oubliés.

Pourtant, à force d'y penser, j'ai fini par identifier certains de mes informateurs occultes. Quelques-uns constituent des réservoirs sûrs et anciens : Théophile Gautier l'impeccable, qui un jour écrivit cette encyclopédie d'un français en couleurs et en objets, magasin pittoresque où depuis toujours je puise mon bien, sans le savoir, en le sachant : *Le capitaine Fracasse*. Hugo aussi, inépuisables *Misérables*, mille fois relus. Et les poètes. Chénier, Nerval, Supervielle, appris par cœur au cours de longs après-midi d'adolescence.

Quelquefois je glisse, ni vu ni connu, une quasi-citation, pour voir si quelqu'un débusquera, dans ma traduction du russe (!) un peu de Hugo qui dort, une parcelle de Baudelaire, une paillette de Racine, une micro-incrustation de Proust. Non, « ils » (ô lecteurs innocents) ingurgitent ce dont ils sont, peut-être, eux aussi, nourris dès l'enfance. Je glisse, ou plutôt, je laisse. Car je ne choisis pas, je ne fais pas d'appel d'offre (qui veut venir dans ma phrase ?), soudain la réminiscence est là, impérieuse. Il faudrait, en bonne vulgate traductrice, la chasser comme on chasse, indigné, l'alexandrin qui prétend s'immiscer dans la prose. Moi, oui, je laisse. Comme un poinçon secret, une marque de fabrique, un clin d'œil de moi à moi. Une farce jubilatoire en douce. Ou comme le sauf-conduit du texte traduit, son droit à figurer parmi d'autres textes écrits en français, ses aînés et ses modèles.

Elle n'est, cette citation subreptice, que la partie émergée de tout un univers langagier bien à moi, un grand bric-à-brac où s'entassent Maurice Genevoix et Zénaïde Fleuriot, Jules Verne et Roger Martin du Gard, et, curieusement, bon nombre de textes traduits, à jamais acclimatés, devenus, pour mon usage infiniment personnel, textes à part entière. Rilke ne sera jamais, pour moi qui ne suis pas germaniste, que les traductions, sues par cœur, de Maurice Betz. Sens, tranquille ami de tant de larges...

On traduit, j'en suis sûre, avec les lectures de son enfance. Comme, sans doute, on écrit. Ou sinon, soudain, les mots sont gris, mécaniques, justes (horreur, le mot qui n'est que juste). On traduit avec les accidents, les couleurs des textes, dans des vallonnets verts où on rêve à la frontière de ce que, dans cette chère langue qui n'est pas mienne, le russe, on appelle « otsebiatina », le « de-son-cru ». Le paysage accidenté de ma mémoire des livres, paysage où je n'ai plus accès qu'en rêve, c'est là que je m'installe pour traduire. Mais non, je ne traduis pas « du russe », mais non, je ne sais pas « le français ».

Et c'est pourquoi ma traduction est mystification, même si elle est (mot à proscrire à jamais) « fidèle ». Oui, je traduis « fidèlement », mais là n'est pas l'essentiel. Je travaille sur une frontière incertaine, où le texte en langue non-mienne, soudain, happe en moi un coin de langage mien, qui s'éveille, s'étire, demande à bourgeonner comme un arbre ou à gonfler comme une pâte. Le texte russe est toujours là, il veille, il réclame, il impose, il est affreusement parfait, affreusement tatillon, et si abandonnique ! Qu'on s'écarte, il crie. Mais rien ne peut empêcher qu'à côté de lui se construise peu à peu, contre lui, contre moi, un nouveau château fait de mes mots qui sont « leurs » mots (ceux de Hugo, ceux de Gautier), – château de sable frais dont je parcours avec étonnement les couloirs tout neufs.